

# VEILLÉES

Souvenirs lorrains de Louise-Emilie COLIN-DUMONT  
recueillis par Mme Marcelle BILLAUDOT (Deuxième partie).

Chez grand-mère, en hiver, le repas du soir se fait entre 6 heures et demie et 7 heures. La lampe éclaire seulement la table, le reste de la pièce est en grisaille et nos ombres énormes sont projetées sur les murs ; elles s'animent à chaque mouvement que nous faisons et me font penser à de fantastiques animaux.

Le menu ne varie guère en semaine, mais c'est toujours avec plaisir et appétit que nous voyons arriver la soupière fumante et le plat de légumes et lard ou saucisson. Quel fumet ! C'est notre bonne potée lorraine.

Dès la dernière bouchée, on s'échappe de la table pour s'asseoir autour de l'âtre : grand-père, toujours à

l'angle gauche, pour avoir le bois à portée de sa main, ma soeur assez souvent à l'angle droit, et moi de face. Grand-mère et maman nous rejoignent dès que tout est rangé, le cercle est alors complet. Nous aimons voir danser les grandes flammes rouges, jaunes, bleues, entendre le grésillemeut du bois parfois un peu humide. Grand-père du bout d'un braco (une branche) ramène les braises sous les grosses bûches ; ma soeur et moi activons le feu à l'aide de nos soufflets. Chaque soir, il y a discussion au sujet de ceux-ci et de nos sièges.

Une chairoette (petit fauteuil lorrain en bois qui a échoué chez notre cousin Paul) et un petit banc n'offrent pas le même confort et maman doit

intervenir pour, qu'à mon tour, je profite de cette bonne petite chairoette. Quant aux soufflets, l'un, moderne, qu'on manoeuvre en jouant, écartant les branches sans fatigue pour voir se gonfler le cuir et les rapprochant tantôt lentement, tantôt vite suivant la fantaisie, imitant le vent léger et prolongé ou la bourrasque, et l'autre, vieux canon de fusil de la guerre 70, long, lourd, aplati en éventail à l'extrémité posée dans le feu et dans lequel il faut s'époumoner pour envoyer un petit souffle qui rougeoit à peine les braises tandis que le premier obtient un feu brillant comme le soleil.

C'est grand-père qui arbitre la question des soufflets, car il reste le maître du feu, mais Camille abandonne



Dessin inédit de Jean Morette

difficilement son droit d'aïnesse. Alors, je me console en prenant une longue branche fine, à plusieurs rameaux; je la présente au feu et, dès que les extrémités sont rouges, je la fais tourner rapidement et j'ai ainsi mon petit feu d'artifice. Toutes les étincelles qui jaillissent sont, pour moi, des étoiles et je pense que, par cette grande cheminée, elles rejoignent celles du ciel.

J'aurais aimé me pencher pour regarder dans ce grand trou, mais grand-père surveillait et me faisait comprendre que je tomberais dans le feu; mon horizon, de ce côté, s'arrêtait donc sur les grandes bandes de lard disposées à droite et à gauche pour le séchage.

La veillée était sûrement le moment le plus agréable puisqu'on y racontait des souvenirs anciens mêlés aux faits divers de la vie journalière.

Au bout d'un moment, on se sent bien grillé par devant, mais le dos plutôt frais. Alors, grand-mère prend la bassinoire, y place des cendres, au-dessus une pelletée de braises rouges et de nouveau des cendres, et part bassiner les lits, le nôtre surtout.

Notre chambre n'était chauffée que par la tuque de la grande cheminée;

aussi nous hâtons-nous de nous déshabiller, guettant si grand-mère promenait toujours la bassinoire qu'elle ne retirait du lit qu'au moment où nous nous y enfournions à toute vitesse. Oh, qu'il faisait bon entrer dans ce lit tout chaud!

Certains soirs grand-père allumait le quinquet (qui pend à mon armoire) et allait dans le cellier chercher un objet ou un autre : tête-vin, panier... Je le suivais dans cet antre obscur, le tenant par le bas de sa blouse, son grand dos me cachant la faible lumière vacillante qu'il portait devant lui. Je n'ai jamais bien su tout ce qu'il y avait là, tant j'avais peur. Je sais seulement que s'y trouvait le four où grand-mère cuisait le pain. Je n'étais pas loin de penser que c'était l'antichambre de l'enfer.

Un soir de l'année où mon grand-père ne s'intéressait pas à l'âtre était ce lui de la Saint-Sylvestre. À cette veillée, il avait un travail très sérieux à faire et nous le suivions avec grand intérêt. Il désirait savoir quel temps l'année nouvelle nous réserverait (très important pour le cultivateur). Et voici comment il obtenait ses prévisions météorologiques : il prenait un gros oignon bien sain, l'épluchait, le partageait en douze tranches égales

(partant du centre), gardait la partie extérieure de chacune et avait ainsi douze barques semblables qu'il alignait, la première représentant janvier, la seconde février, etc.

Sur une assiette, il avait mis quelques cuillerées de gros sel (si gros qu'on y trouvait des trémies qui faisaient mon admiration). Il choisissait alors trois grains de même grosseur qu'il plaçait au centre de chaque barque. C'était un travail délicat et on n'y touchait plus, attendant le miracle pour le lendemain matin. Grand-père se levait tôt, impatient de connaître le résultat et quand nous accourions pour souhaiter la bonne année, nous n'avions pas à le questionner pour savoir bien vite que le sel avait fondu dans telles barques, qu'il était resté sec dans telles autres, ce qui annonçait les mois pluvieux et les mois sans eau. Bien entendu, un mois sec d'été indiquait la sécheresse, le soleil brûlant, un mois sec d'hiver parlait de gelée et nous étions émerveillées. Que tous ces vieux souvenirs sont doux au cœur !

(à suivre)